INFLUENCE DES SCIENCES SUR L'HUMANITÉ DES PEUPLES.

Ce discours n'est qu'un extrait d'un écrit trop étendu pour pouvoir être lu tout entier dans une séance de l'Institut. Quelques notes indiqueront les suppressions principales que l'auteur a dû faire pour ne pas dépasser les bornes qui lui étaient assignées.

INSTITUT ROYAL DE FRANCE.

5.

INFLUENCE DES SCIENCES

SUR

L'HUMANITÉ DES PEUPLES.

DISCOURS PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DES QUATRE ACADÉMIES, LE 24 AVRIL 1819,

PAR CH. DUPIN,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,

IMPRIMEUR DU ROI, DE L'INSTITUT, ET DE LA MARINE,

RUE JACOB, N° 24.

1819.

INFLUENCE DES SCIENCES

SUR

L'HUMANITÉ DES PEUPLES.

MESSIEURS,

Il y a trois ans qu'à pareil jour, en ce lieu même, un écrivain célèbre (1), déployant par degrés sa pensée, avec des précautions oratoires pleines d'art et de bonheur, fit entendre ces paroles : « Je ne crains pas de le dire, un peuple qui ne serait que savant pourrait demeurer barbare ; un peuple de lettrés est nécessairement un peuple sociable et poli. »

Je me propose aujourd'hui d'examiner quelle est l'influence exercée par les sciences, sur l'humanité des nations et sur leur sagesse.

Rappelons-nous d'abord ces législateurs qui

(1) M. de Fontanes.

puisèrent dans l'Orient les principes des sciences physiques et morales, arrachant les peuples européens à la barbarie des premiers âges, et n'imposant des devoirs que pour consacrer des droits ou sanctifier des vertus. Par ces bienfaits, le nom de sage, qui d'abord ne voulait dire que savant, rendu si vénérable qu'on ne l'accorde plus simplement au savoir, mais au savoir dirigé par la vertu même; enfin les successeurs de ces grands hommes, quoique héritiers de leur génie et de leurs vertus, refusant un titre trop beau, et n'osant plus aspirer qu'au nom modeste d'amis de la science et de l'humanité.

.... (1).

Comparons maintenant dans leur grandeur et dans leur décadence, les deux peuples les plus fameux de toute l'antiquité, les Grecs et les Romains. L'un et l'autre nous ont laissé, dans tous les genres d'écrire, d'inimitables modèles : mais

---

(1) Ici l'auteur examine l'influence exercée par les écoles de Pythagore, qui faisait un précepte du silence et du mystère; de Socrate, qui n'employait que le langage le plus vulgaire pour propager les vérités les plus sublimes; et de Platon, qui prodiguait les richesses de l'imagination et toutes les ressources du style, pour embellir par des fictions le tableau de la nature et les préceptes de la philosophie.

l'un a cultivé les sciences, l'autre les a dédaignées : vous allez voir quel est celui qui fut heureux, humain et digne de notre envie.

Les Grecs, amis de toutes les gloires, de toutes les connaissances, de tous les nobles spectacles, excellèrent à faire naître et à goûter tous les plaisirs de l'esprit, toutes les jouissances du cœur. Ils accordaient des palmes et des couronnes à la force qui savait vaincre, à la grace qui savait plaire, au génie qui savait instruire.

Dans les beaux sites de Némée, de Delphes et d'Olympie, s'élevaient des amphithéâtres assez vastes pour recevoir les citoyens de toutes les nations amphictyoniques. Ces arênes n'étaient pas seulement destinées aux combats du disque, du pugilat et de la course : c'est là qu'on préparait un trône à Pindare lorsqu'il s'avançait pour célébrer les héros et les cités. C'est là qu'Hérodote, inspiré par l'histoire, lisait ses neuf livres honorés du nom des neuf muses, par l'admiration de tout un peuple. C'est là que Méton, éclairé par l'astronomie, expliquait sa période, aussitôt nommée le Cycle-d'or. Enfin, c'est là que Platon retrouvait sa gloire, en ramenant la philosophie, des prisons de Syracuse à l'assemblée des peuples libres. Tous ces hommes illustres étaient salués avec le même

enthousiasme, leurs fronts couronnés avec la même pompe, et leurs gloires, si diverses, proclamées avec le même éclat, par douze nations que la fortune avait confédérées, moins encore par les liens du sang et de l'intérêt, que par un même amour du vrai, du grand et du beau.

Supérieurs aux peuples contemporains par leurs institutions, leurs lumières et leurs talents, les Grecs semblent destinés à marquer la hauteur où peut s'élever l'espèce humaine. L'ancien monde est civilisé par leurs bienfaits. Ils subjuguent Carthage, et pour prix de la liberté qu'ils lui rendent, ils exigent qu'elle cesse d'être barbare, et d'immoler des victimes humaines. Dans leurs beaux jours, pour guider les essaims d'une population que la prospérité fait croître avec une étonnante rapidité, ils envoient en colonie les sciences et les arts, sur tous les rivages des mers où peuvent aborder leurs vaisseaux.

Le midi de l'Italie, régénéré par eux, devient l'école de Pythagore et le berceau de la vertu. En poliçant cette contrée, ils en font une autre Grèce, que les nations appellent Grande, non pour son étendue, mais pour la sagesse et l'humanité des lois qu'ils y proclament.

Leurs pavillons sont arborés sur les rives du Nil.

Aussitôt, à l'appel de leur voix, l'expérience des siècles passés, soulevant son bandeau sacerdotal, ouvre les portes de ses temples, sort du séjour des tombeaux, et vient s'offrir aux vivants; aux peuples comme aux rois; aux sages comme au vulgaire. Pour elle, il n'est plus de profanes : ses mystères vont révéler leurs vérités profondes; les Grecs initient l'univers. Ainsi, dans la seule Alexandrie, au sein d'un temple des muses, ils offrent aux nations les trésors du savoir de toute l'antiquité.

Ces illustres exemples n'éclairèrent pas les Romains. Conquérants de la Grèce, non-seulement ils en méprisent les plus fécondes, les plus pures lumières sur la réalité des choses; mais, dépouillant toute pudeur, ils vont en foule auprès des sophistes, mendier des moyens de captiver, de séduire et d'entraîner par des paroles. Tout les pousse à ce but. Les Romains, maîtres du monde et libres encore, l'éloquence est la reine de l'univers; et bientôt elle abuse son empire. Pour un orateur immortel, dont, par caprice, elle aime à couronner la vertu, elle se prostitue à mille ambitieux qui captent ses faveurs en employant tous les arts et tous les artifices. Voyez-les demandant, avec la même avidité, des armes au dialecticien,

des séductions au mime, des pièges au rhéteur; mais rien au sage qui n'apprend, dans le silence des passions, qu'à chercher la modeste vérité par l'étude innocente et paisible de la nature.

Les Romains entraînés par les inspirations de leur orgueil et les prenant pour l'ordre du destin, se croyaient appelés à régir les empires, à triompher des nations superbes, et, disaient-ils, à protéger les peuples faibles, qu'ils n'en courbaient pas moins ensuite sous le joug. Ils ont été long-temps terribles, et ne furent jamais heureux! Les sciences et les arts ne vinrent pas adoucir dans leur ame une férocité que rendit enfin implacable leur ambition toujours croissante. Vainement un législateur, formé dans la savante école d'un sage de la Grèce, donne aux Romains des lois pacifiques, première base de leur grandeur. La force du naturel emporte ce peuple impétueux et dur. Il se constitue pour la guerre, et pour la conquête qui, par le chemin de la gloire, l'entraîne à la servitude. D'abord le carnage n'est à ses yeux qu'un moyen forcé d'envahissement et de domination. Par degrés, le temps en fait une habitude, un besoin, une volupté! C'est trop peu que les soldats s'en repaissent, il faut le faire savourer aux citoyens, aux femmes, aux enfants! Ce peuple qui,

dans ses discours, n'osait pas nommer la mort, la prend pour son spectacle favori. Rapprochement incroyable! c'est quand Plaute introduit à Rome la riante comédie, qu'une barbarie raffinée institue les combats de gladiateurs; et pourtant la tragédie ne peut fleurir chez ce peuple sanguinaire. Eschyle, Sophocle, Euripide, honneur d'un siècle de lumières et d'humanité, les catastrophes si frappantes, les malheurs si touchants que vous peignez avec les traits du génie, sont faibles et sans charmes pour les Romains. Ils préfèrent à la vue de vos tableaux, le spectacle de la réalité même. Il faut que de vrais captifs, réservés dans les combats pour ensanglanter les fêtes triomphales, soient traînés dans les arênes, jetés aux bêtes dévorantes, ou forcés de s'égorger entre eux.

Voilà donc ces Romains si vantés pour leurs vertus, comme s'il était des vertus qui suppléent à l'humanité! Les voilà tels qu'ils étaient au siècle poli d'Auguste. Les voilà tels que n'ont pu les changer les chefs-d'œuvre des Cicéron, des Horace et des Virgile; des Ovide, des Tibulle et des Catulle; des Salluste, des César et des Tite-Live. Combattre, dompter et détruire, voilà leur savoir et leurs beaux-arts; aussi tout plie sous leur effort. L'Afrique est déja leur conquête; la Grèce

envahie leur ouvre le chemin de l'Orient; l'Occident est soumis; ils sont maîtres de l'ancien monde; et l'instant d'après, un seul homme se rend leur maître.

Alors les dieux commencent la vengeance de l'univers. Le proscripteur Auguste fait pleurer sur César et sa parricide clémence; Tibère fait regretter Octave; Caligula, Tibère; et Néron, Caligula! Et le peuple romain, toujours ignorant, toujours féroce; vendant sa gloire pour du pain, sa liberté pour des spectacles, et quels spectacles! esclave dans ses murs, et tyran dans les provinces; abhorré des peuples conquis, et méprisé des autres peuples; assailli de toutes parts, tombe enfin sous les coups redoublés des barbares. Il ne conserve pas même son idiôme et le nom de ses familles. Il se perd et disparaît tout entier dans la population des Longobards, des Huns, des Goths et des Vandales.

Revenons un moment à l'époque où l'empire de Rome s'élève sur les débris de tous les autres empires.

Alors les Grecs, chose étonnante, souffrent moins que les Romains mêmes, du despotisme appesanti sur l'univers : il faut expliquer ce phénomène de la civilisation.

Un respect involontaire pour les chefs-d'œuvre du génie, faisait traiter la Grèce avec une douceur inconnue dans les autres proconsulats. La Grèce entière était l'école de la jeunesse patricienne; elle était chérie de l'âge mur, comme nous chérissons les lieux où le savoir de nos maîtres a formé nos esprits, et préparé le succès de notre vie. Cicéron plaidant avec tant d'éloquence et de sollicitude pour son maître Archias, est l'emblême et l'exemple de la protection romaine, accordée aux lettres grecques. Les écoles d'Athènes offraient leurs dons à tous les caractères. Un petit nombre d'hommes forts, les Cassius, les Caton et les Brutus, allaient sous les voûtes du portique, donner à leur âpre vertu, la trempe du stoïcisme. Mais cette philosophie, qui montrait aux Grecs à tout supporter en homme, depuis la pauvreté de Diogène jusqu'à l'esclavage d'Epictète, ne pouvait porter les Romains qu'à se percer le sein, ou s'arracher les entrailles, pour échapper à la privation de leurs biens les plus chers : la liberté chez eux et la domination chez les autres. La foule des ames faibles, les Pollion, les Pomponius et les Mécène allaient dans les jardins d'Épicure et d'Académus se nourrir d'une philosophie particulière et dégénérée, rendre polie et voluptueuse une existence qui ne pouvait plus être glo-

rieuse et magnanime. Ils s'efforçaient, pour devenir parfaits dans l'art de plaire, de donner à leur urbanité le charme de l'atticisme; de l'atticisme, cette grace de la simplicité, qui forme son élégance avec les ornements du naturel. Voilà comment ils apprenaient à devenir les plus polis des esclaves, les plus sociables affranchis; sans, pour cela, cesser d'être les plus impitoyables des maîtres et les plus sanguinaires des tyrans.

. . . . (1).

Franchissons ce long intervalle de désolation et d'ignorance, qui vit les peuples de l'ancien monde disparaître avec leur civilisation. Hâtons-nous d'arriver à des temps plus heureux, et présentons le tableau des sciences ramenant par degrés vers l'humanité les peuples de l'Europe. Une ère nouvelle a commencé. De toutes parts l'érudition a recueilli les débris, et restauré l'édifice du savoir des anciens. La science a cessé d'être le patrimoine d'un

(1) Ici l'auteur considère les effets de la décadence des sciences physiques et morales, chez les peuples asservis par les empereurs d'occident et d'orient; le caractère et les effets de la philosophie des Arabes; la destruction de leur empire dans les Espagnes; les persécutions que les sciences éprouvent dans ces dernières contrées, et l'influence que ces persécutions exercent sur les mœurs des enfants de l'Ibérie.

seul empire. Elle ne s'éteint plus chez un peuple avant de naître chez un autre. Les fureurs d'un nouvel Omar ne pourraient plus, dans un seul incendie, anéantir les monuments du savoir des nations. Or, l'ambition qui ne peut plus anéantir, Protée du cœur humain, devient l'ambition qui conserve et qui protége; ainsi la protection des sciences et des arts devient une arme morale entre les mains des conquérants. C'est déja l'hypocrisie de la force, adorant l'autel du savoir. Mais en même temps, le jour approche où la concurrence et l'émulation des gloires nationales tourneront le patriotisme des esprits supérieurs vers une arène, où chaque victoire est un service pour l'espèce humaine et un triomphe pour le peuple qui le rend à l'univers.

L'Allemagne et la France, l'Italie et l'Angleterre entrent dans la lice des sciences, et le même siècle voit paraître Képler et Galilée, Bâcon, le précurseur de Locke, et Descartes, le précurseur de Newton.

Grace aux efforts de ces grands hommes, de proche en proche, la marche sûre et l'esprit rigoureux des sciences exactes, sont étendus à toutes les branches des connaissances humaines, même à l'analyse des facultés et des opérations de notre entendement.

La philosophie naturelle, en élevant ses théories jusqu'aux sujets les plus brillants et les plus sublimes, n'a point dédaigné, pour cela, les intérêts de l'humanité souffrante et pauvre. Pendant plus d'un siècle, elle lutte avec mille préjugés, pour soustraire l'enfance à ce fléau contagieux qui ne respecte ni l'âge, ni le sexe; qui tantôt donne la mort et tantôt la difformité. Chantres des graces, vos mains errantes sur le luth et sur la lyre célèbrent la beauté; mais les nôtres l'empêchent d'être flétrie avant d'éclore et d'avoir inspiré votre génie. Quels bienfaits répandus sur les infortunés privés, par la nature, des sens les plus importants à la sécurité, au bonheur de l'existence! Certes, ce n'est ni par la poésie, ni par l'éloquence, que l'idéologie a pu s'ouvrir la route à l'entendement et au langage des sourds et muets. Voyez comment cette science, en combinant les perceptions du tact et du goût, de l'ouie et de l'odorat, supplée à la privation de la lumière dans l'éducation et l'instruction des aveugles. Comment, grace à ses progrès et à ceux de la physiologie, on adoucit et rend efficaces les traitements par lesquels on ne faisait jadis que rendre de plus en plus aliénés, les malheureux privés de la raison.

D'autres sciences produisent d'autres bienfaits

L'optique nous conserve la vue des objets, tantôt des plus lointains, tantôt des plus rapprochés. La mécanique supplée par ses ressorts ou ses appuis à la perte de nos membres : ici, plie le lit du malade à tous les mouvements qui peuvent épargner la douleur; là, soustrait la couche du patient à tous les mouvements qui peuvent troubler le repos, et retarder l'effet réparateur de la nature; ailleurs, invente des instruments variés pour des opérations où la souffrance et le péril sont réduits aux moindres chances comme à la moindre durée.

Entrons dans le réduit du pauvre. Qu'une fausse délicatesse ne révolte pas nos esprits, au récit de bienfaits trop vulgaires peut-être aux yeux de l'opulence, mais sacrés pour l'humanité reconnaissante. Qui donc a découvert pour le pauvre, et naturalisé pour lui, dans nos climats, cette racine dont la pulpe blanche et pure remplace avec abondance le pain noir de la misère? Qui donc a tiré pour lui des sucs nourriciers, de l'ossature même des animaux? Qui donc a trouvé des moyens économiques de le chauffer, de le vêtir, de le mettre à l'abri de l'injure des saisons? Enfin, qui donc s'efforce à tout instant de tarir la source de la pauvreté même, en variant, en multipliant les moyens de travail pour employer, selon son adresse

et ses forces, le vieillard, la veuve et l'orphelin? Qui, Messieurs! c'est la science. Certes, il est beau, il est sublime, de prêcher la charité; l'éloquence n'a pas de plus sacré ministère. Mais s'il nous fallait donner le prix entre l'éloquence qui nous invite à bien faire, et la science qui fait le bien sans invitation? De que côté tomberait votre choix? Ce n'est pas à votre esprit, c'est à vos cœurs que j'en appelle! et je suis sûr de leur réponse.

Le sentiment qui nous porte à secourir nos semblables, a besoin lui-même d'être éclairé par les sciences morales et politiques, pour ne pas produire des effets entièrement opposés à son objet si digne d'éloges. Ainsi la charité de la grande Elisabeth, sublime dans ses motifs, a couvert la plus industrieuse des contrées d'une lèpre dévorante, que les Anglais désignent avec effroi sous le nom de *pauperisme*. Vainement les sciences et les arts offrent chaque année de nouveaux moyens d'occuper les bras oisifs; la prime de l'aumône a des encouragements plus puissants que les découvertes du génie; et la misère individuelle de la plus riche des nations, augmente avec encore plus de rapidité que les ressources de son commerce, de son agriculture et de son industrie.

Parlons maintenant d'autres services rendus par

la science à la société. En créant l'arithmétique politique, elle a jeté les fondements de la science économique ; elle a donné des idées justes sur les moyens d'enfanter, de développer et de conserver la richesse des nations. Elle a répandu sa lumière sur des transactions importantes, et privées et publiques. Par la théorie des probabilités, les événements les plus fortuits en apparence, les incendies et les naufrages ont été calculés et limités dans leur nombre probable. Par un léger sacrifice de tous les intéressés, on a détourné de toutes les têtes, des malheurs qui jusqu'alors détruisaient l'aisance et la félicité d'une foule de familles isolées. Enfin la théorie des échanges a fait voir que le commerce n'est pas, comme on l'a prétendu, défavorable pour un peuple, par cela même qu'il est favorable pour un autre : seulement il est profitable, a des degrés qui varient suivant les lumières, l'adresse et l'activité des parties contractantes.

Ainsi, par les calculs positifs de la science, bien plus que par les exhortations vagues d'une louable philantropie, les hommes ont appris que leurs prospérités sont essentiellement amies, et qu'elles se prêtent un mutuel secours. Cette vérité n'est pas encore assez répandue pour avoir force d'autorité. Mais elle est hors de doute dans les esprits

supérieurs. Grâce à leurs efforts, elle descend de proche en proche vers les classes les moins éclairées de la société. Un jour elle sera généralement reconnue. Elle rendra les traités plus équitables et par là plus respectés, les guerres moins fréquentes et moins follement désastreuses; et l'humanité en sera redevable aux travaux des sages.

L'étude des sciences établit sur ce qu'il y a de plus certain dans nos connaissances, un tribunal d'opinion qui d'abord habitue les esprits élevés des diverses nations, à rapprocher leurs idées, à concilier leurs jugements, à reconnaître une juridiction commune : celle de la raison.

Ici nous devons distinguer la marche de l'esprit humain, dans les travaux d'application qui constituent l'industrie, et dans les pures conceptions qui forment le domaine intellectuel de la science.

L'industrie excitée , aveuglée trop souvent par l'appât des richesses, voudrait marcher à leur conquête par toutes les voies du talent, de l'adresse et de la force. Observez-la chez les diverses nations qui soumettent leur politique à ses lois. C'est elle qui cache ses progrès pour jouir de leur bénéfice exclusif. C'est elle qui crée des monopoles, des maîtrises, des privilèges, pour diminuer le nombre des concurrents au sein de la pa-

trie. C'est elle qui s'indigne à la pensée des prospérités étrangères et rivales. Elle qui demande par les prohibitions, des préférences qu'elle ne peut obtenir dans un libre concours; elle qui veut la guerre, quand la paix sourit moins à ses efforts; et du sang, quand le sang peut solder ses produits. . . . . .

Mais la science n'a rien à trafiquer, rien à cacher, rien à prohiber. Ses trésors sont égaux à ses largesses; ses brevets d'invention sont des leçons ouvertement données à tous les rivaux de l'inventeur. Son langage, sans mystères, est entendu d'un bout à l'autre de l'Europe. Plus les peuples par son secours acquièrent d'idées communes, plus aussi s'abaissent les barrières élevées entre eux par l'ignorance et les préjugés; moins l'aveugle haine contre l'étranger souille les cœurs embrasés d'un généreux patriotisme. Loin d'enfouir dans le fond des ateliers, les découvertes de la science, chaque peuple s'empresse à proclamer ces découvertes comme un beau titre de gloire: il s'empresse à revendiquer, non pas le profit de leur monopole, mais l'honneur de leur présent fait à toute l'humanité. C'est par ces luttes sublimes que les nations européennes renouent et resserrent chaque jour les liens d'amitié que la guerre a brisés trop de fois!

Il faudrait maintenant suivre ce progrès dans l'esprit social des nations. Rendre aux lettres, secondant les sciences et la philosophie, la justice la plus entière et la plus éclatante. Montrer comment l'art de bien dire et l'art de bien penser, unissant le charme de l'un à la sagesse de l'autre, ont triomphé de tous les obstacles de l'ignorance, des préjugés et des faux intérêts. Le temps nous manque pour tracer ce vaste tableau, et nous ne pouvons que jeter un dernier regard sur l'influence des sciences dans les relations de peuple à peuple, en ces temps modernes.

Depuis trois siècles, on a vu tour à tour chez tous les peuples instruits, des académies réunir par un lien de confraternité, non-seulement les doctes d'un même empire, mais les savants les plus illustres des autres peuples. De toutes parts on a fait un appel à tous les talents. Des prix ont été proposés pour la recherche de vérités profondes et d'applications utiles au genre humain. On a vu les couronnes du savoir offertes et décernées par les amphictions de la science, aux hommes les plus habiles de toutes les contrées, sans faire une injuste différence entre les droits des nationaux et les droits des étrangers.

La guerre n'a pu resserrer les bornes de ces

paisibles concours, ni fausser leur équité. Ainsi, dans la société savante que présida le plus grand des géomètres, un prix était fondé pour celui qui ferait la plus belle découverte dans les lois de la chaleur ou de la lumière. C'est Malus qui, par sa théorie de la polarisation, a mérité ce prix. Cependant on est au fort de la guerre. Les juges sont anglais, et le concurrent est français. La haine est exaspérée entre les deux nations, et par les victoires et par les défaites; par les chants des Tyrtées, les harangues des orateurs, et les pamphlets de mille écrivains faméliques, vil rebut de la littérature. Mais Thémis tient d'une main ses balances, et de l'autre le prisme de Newton, pour lequel il n'est point d'illusions mensongères. Elle va rendre ses arrêts dans le silence et le secret, pour se soustraire à l'influence des passions. L'Angleterre ne lui présente aucun écrit qui puisse entrer en concurrence avec l'œuvre du savant Français. Alors la justice elle-même vient poser la couronne sur un front ennemi, sur un front empreint des cicatrices, honorables vestiges des sanglants combats livrés par nos guerriers à ceux des trois royaumes, sous les murs du Caire et d'Alexandrie.

L'académie des sciences, en accordant vers la même époque, au célèbre Davy, le prix des re-

cherches galvaniques, ne s'est pas montrée moins impartiale et moins supérieure aux préjugés des haines populaires.

Mais la science ne s'est pas contentée d'être juste; elle n'a voulu paraître impassible que quand il fallait l'être pour rester équitable. En tout autre moment elle s'est montrée humaine, bienveillante et secourable ; dans les querelles acharnées, qui depuis trente ans ont ensanglanté l'Europe, la civilisation, fille des sciences, n'a pas perdu tous ses droits. Maintefois elle en a fait le plus noble usage. L'Institut de France et la société royale de Londres ont rivalisé de générosité et de philantropie. Par leurs intercessions auprès des gouvernements, les prisons militaires se sont ouvertes en faveur du savoir. Dès qu'un captif a pu prouver que sa liberté serait utile aux progrès des connaissances humaines, l'autorité s'est rendue aux sollicitations des académies ; et la science, reconnaissante envers les gouvernements, a payé de ses présents les rançons de la guerre.

Il n'est pas jusqu'aux guerriers même, qui, participant à l'estime des souverains et des peuples, pour les travaux intellectuels dirigés vers la recherche des vérités utiles, n'aient appris à révérer les hommes illustrés par ces travaux.

Afin de faire voir combien est grand ce respect de la force pour le savoir et ses bienfaits, je ne puis choisir d'exemple plus frappant et de témoignage moins récusable, que celui présenté par ces temps si voisins encore, où la capitale fut occupée par les forces de l'étranger. Alors les sentiments les plus hostiles ne purent être adoucis dans les cœurs de l'ennemi, et momentanément suspendus, que par la marche impassible des sciences; que par le spectacle de leur sénat, délibérant avec le calme de la paix, au milieu du tumulte des armes, et des violences de l'envahissement. Les militaires étrangers, dépouillant l'arrogance enfantée par les succès inaccoutumés, entraient avec respect dans le sanctuaire des sciences, pour y contempler ces hommes fameux, dont la renommée européenne avait, depuis maintes années, occupé leur esprit et frappé leur imagination. Ils voulaient voir les conservateurs du feu sacré de la science, au milieu des tourmentes révolutionnaires. Ces hommes, d'une activité plus qu'humaine, qui, dans le fort du danger, se dévouant pour la patrie, avaient triomphé du dénuement de toutes choses, et créé tout-à-coup, pour tant d'armées, le matériel de la victoire. Les étrangers vaincus si long-temps et tant de fois,

étaient plus que nous frappés de la grandeur de ces travaux! Ils voulaient voir ces hommes qui, transportant la science au milieu des armées, et la civilisation jusqu'aux Oasis du désert, amenèrent en Égypte le savoir et les arts des modernes, puis rendirent à l'Occident les arts et le savoir de l'antique Orient. Ils voulaient voir les géomètres, les astronomes et les physiciens, qui avec tant de génie, de courage et de persévérance, ont calculé les formes et les attractions du sphéroïde de la terre; l'ont toisé du nord au midi pour en déduire, avec un art infini, un système de poids et de mesures, fondé sur des éléments impérissables comme la nature; et, par son uniformité, fait pour détruire, à jamais, maint artifice de la fraude et de la mauvaise foi. Ils auraient voulu pouvoir contempler à-la-fois, et distinguer d'un même regard les compagnons des travaux de Dalembert, de Buffon et de Lavoisier; les derniers collaborateurs de l'encyclopédie; les courageux bienfaiteurs de l'humanité, non moins héroïques que les soldats blessés qu'ils ont tant de fois secourus sur le champ de bataille; les rénovateurs et les promoteurs de la chimie, de la physique et de l'histoire naturelle; les inventeurs de mille nouveaux genres d'industrie, qui rendent la vie de l'homme plus douce et plus

heureuse. Ils ne pouvaient croire que les mêmes génies s'offrissent à leur admiration sous tant de titres divers. Alors ils pensaient que cette nation qu'ils avaient vue si grande, si formidable dans les combats, n'était pas moins glorieuse dans les bienfaisants travaux des sciences et des arts.

Avec ce tableau fidèle, d'où nous voyons sortir des temps les plus douloureux, des souvenirs qui suffiraient à l'illustration d'un autre peuple, terminons ce discours sur l'influence des sciences.

Depuis les Grecs jusqu'aux Français, j'ai montré le vrai savoir compagnon inséparable de la vraie gloire et de la philantropie. J'ai montré comment les désastres des peuples ignorants ont été sans remèdes; parce qu'il ne restait rien à ces peuples après la perte de leur empire; comment, au contraire, des peuples éclairés, lorsqu'ils ont été trahis par la fortune, ont exercé l'empire de la pensée sur leurs propres dominateurs. D'autres leçons plus grandes et plus consolantes nous restent à recevoir. Déja l'avenir sourit à l'espoir de la génération présente. Le commerce et l'industrie, à l'appel de la sécurité, déploient de nouveau leurs voiles, en invitant la science à se placer au gouvernail; leurs efforts cicatriseront les plaies de la patrie, et ramèneront l'aisance au sein des fa-

milles laborieuses. Nous n'acquerrons pas la richesse à la manière des Romains, pour perdre la vertu ; parce que nos richesses seront le fruit du savoir et du travail, au lieu d'être celui de la rapine et de l'envahissement. Déja la France enorgueillie a vu la fidélité, la concorde et la modération, rentrer sous le toit conjugal et relever l'autel des vertus domestiques. Un philosophe a fait parler la voix de la nature, et nos mères rappelées à la bonté de leurs cœurs, sacrifiant les vains plaisirs du monde aux plaisirs sacrés de la famille, replaçant nos berceaux au foyer de nos aïeux, sous la garde des Dieux Lares, nos mères nous ont rendu leur tendresse avec leur sein. Notre enfance est devenue plus chérie et plus heureuse. On a découvert les moyens d'ouvrir nos esprits aux éléments de la science, sans flétrir par des pratiques austères le charme de nos premiers ans. Au nom des humanités, le pédagogue, en courroux, n'inflige plus à la jeunesse l'infâme traitement que les anciens réservaient pour leurs esclaves. Grâce aux efforts infatigables de vrais amis de l'humanité, un enseignement fraternel rend l'enfance utile à l'enfance, fait passer l'instruction, du fils du riche au fils du pauvre ; cultive et fortifie l'intelligence d'une génération tout entière, en lui donnant la constance

d'attention qui produit la force de l'esprit, et qui déploie l'énergie du caractère. Ainsi les éléments de l'instruction et de la prospérité, sont offerts aux rejetons de tout un peuple.

Pour voir la France heureuse au-dedans et révérée au-dehors; pour voir sa renommée se conserver avec éclat chez les nations circonvoisines, et s'étendre en grandissant jusqu'aux nations les plus éloignées, ce qu'il nous faut, c'est du savoir et de la paix. Puisse donc la science et la modération forte qu'elle fait naître, de plus en plus cultivées sur notre terre féconde, y croître pour la jouissance et la grandeur des générations à venir; y fleurir pour rendre à-la-fois plus éclairées, plus belles et plus solides, les vertus privées et publiques; pour asseoir, ainsi, sur des bases que le temps consolide au lieu de les détruire, la sagesse des citoyens, le bonheur de la patrie, et la gloire du nom français

---